

UNE FOULE NOMBREUSE A ACCOMPAGNÉ BACHIR REZZOUG À SA DERNIÈRE DEMEURE

Émotion au cimetière de Dely-Ibrahim

Ils étaient nombreux hier à faire le déplacement au cimetière de Dely-Ibrahim pour rendre un dernier hommage à Bachir Rezzoug, décédé avant-hier. Des journalistes, des directeurs de publication, des hommes de culture, des personnalités politiques, des ministres en exercice ou des citoyens anonymes ont accompagné le défunt à sa dernière demeure. L'hommage rendu était à la hauteur de la grandeur du défunt.

Abder Bettache - Alger (Le Soir) - «La profession a perdu un de ses piliers.» Une phrase que ne cessaient de répéter les présents, hier, au cimetière de Dely-Ibrahim, lors de l'enterrement du journaliste Bachir Rezzoug.

La disparition de Bachir Rezzoug, considéré comme l'un des pionniers de la presse algérienne post-indépendance, a provoqué la consternation tant chez sa famille qu'au sein de la corporation.

Hier mercredi, au cimetière de Dely-Ibrahim, beau-

coup de personnes ont tenu à faire part «du respect et de la reconnaissance qu'elles ont pour celui qui est considéré comme le doyen de la presse indépendante en Algérie». Ses anciens compagnons, à l'image de Nourredine Naït-Mazzi, Benameur Boukhalfa, Hafid Chibane, ses amis et collègues Omar Belhouchet, Fouad Boughanem, Mohamed Benchicou, Zoubir Souissi, Abrous Outoudert, Hacène Ouandjli, pour ne citer que ceux-là, ont salué la mémoire de Bachir Rezzoug.

Au cimetière de Dely-Ibrahim, il y avait également un grand nombre de journalistes qui ont travaillé et côtoyé de près le défunt dans les rédactions des journaux *El-Moudjahid*, *La République*, *Algérie-Actualité*, *Le Nouvel observateur* et *l'Opinion*. «La disparition de Bachir est insurmontable», dira l'un deux. Un hommage a été également rendu par quelques personnalités politiques présentes également au cimetière, dont Mouloud Hamrouche, Sid-Ahmed Ghozali et Amara Benyounès.

Le secrétaire général de l'UGTA, Abdelmadjid Sidi-Saïd, ou encore Belaïd Abrika du Mouvement citoyen ont tenu, eux aussi, à rendre hommage au lauréat du prix Benchicou de la

Plume libre 2008. Côté officiel, il y a lieu de citer la présence du ministre de la Communication et de l'Information, Abderrachid Boukerzaza, et celui de l'Intérieur et des Collectivités locales, Nourredine Zerhouni. Le ministre chargé des Affaires africaines et maghrébines, un ancien journaliste et vieille connaissance de Bachir Rezzoug, Abdelkader Messahel en l'occurrence, était également présent.

La disparition de Bachir Rezzoug est insoutenable pour ses amis et proches. Pour un grand nombre de personnes rencontrées hier, «le départ précipitée de Bachir Rezzoug est une perte terrible pour l'Algérie en général et le monde de la presse en particulier».

A. B.

Communiqué du Club des journalistes algériens et franco- algériens en France

Bachir Rezzoug nous a quittés. Nous, membres du Club des journalistes algériens et franco-algériens en France, CJAF, sommes très tristes de cette grande perte.

Certains d'entre nous l'ont côtoyé et se réclament ses élèves : ils ont appris à son contact, le métier, la rigueur, l'honnêteté intellectuelle et le combat pour la liberté d'opinion et d'expression.

A ceux qui ne l'ont pas connu parce que trop jeunes, Bachir Rezzoug s'est aussi imposé comme l'exemple à suivre pour ne pas lâcher le combat de la probité intellectuelle et du journalisme de talent.

A sa famille, à tous ses amis nombreux dans la presse et ailleurs, le CJAF présente ses condoléances les plus attristées et fonde l'espoir que le combat de Bachir sera poursuivi, comme il l'a fait, jusqu'à son dernier souffle.

* * *

Bachir fut mon premier directeur à *La République* où j'ai débuté en tant que correspondant sportif. C'est à *Alger Républicain*, ce journal qu'il fallait ressusciter, que je fis connaissance de l'homme.

Pour découvrir l'image d'un homme heureux, il fallait avoir surpris Bachir rayonnant devant les amis ou hilare devant ses enfants, fier avec sa fidèle Bibiya.

Mais pour avoir le spectacle d'un homme comblé, il fallait avoir surpris Bachir dans une salle de rédaction, tourmenté par l'édition à naître, Bachir en train de traquer l'évènement, concevoir une mise en page, pourchasser la formule, s'épuiser sur une manchette, persécuter le photographe, s'acharner sur l'introuvable illustration, se tourmenter de la légende, s'obséder d'un jeu de mots, Bachir en train de créer, Bachir en train de procréer, puis Bachir triomphant, Bachir exaucé, retombant en enfance devant son œuvre, Bachir ayant fécondé sa profession par son talent, Bachir épuisé d'un bonheur incomparable et furtif qu'il lui faudra renouveler le lendemain...

Bachir prêt pour la nuit qu'on ne peut pas ne pas prolonger, prêt pour le dernier verre, Bachir qui passera du surmenage au vide, puis au vertige du petit matin, à épuiser le désenchantement avant de repartir à la conquête d'une autre volupté, la volupté du jour : un nouveau journal.

Avec lui, comment sortir indemne d'une passion ? On deviendra des amants fidèles.

On respectera la musicalité de l'écriture, on fera la chasse aux hiatus et aux assonances, on cherchera le raccourci, et on apprendra à séduire : «L'édito, une idée, deux feuillets», «reportage : des faits, de la couleur». Et Bachir a repris tout cela. Ce livre qu'il va falloir réécrire.

M. B.

Par Mohamed Benchicou

Il a fini comme il a vécu : seul ! Je veux dire dans cette solitude seigneuriale que seuls connaissent les grands incompris, les créateurs tourmentés et les éternels passionnés ; une solitude intime, féconde et parfaitement invisible pour les esprits communs qui n'en devinent ni la douleur, ni la puissance ni encore moins le privilège.

Aussi, à lire, hier, les hommages émus qui ont fait écho à l'annonce de sa mort, ai-je été réjoui d'apprendre que nous sommes si nombreux à nous revendiquer de Bachir Rezzoug mais, hélas, tout aussi nombreux à lui être infidèles.

Evoquer Bachir, un jour, une larme, c'était aussi savoir d'où l'on vient, se remémorer nos prestigieuses filiations, c'était recenser, du coup, toutes nos infidélités.

Et s'apercevoir, Dieu, à quel point nous avons démerité de nos exemplaires ascendances !

Si nous avons aujourd'hui si peu d'estime pour nous-mêmes, n'est-ce pas que nous sommes dépourvus de panache, ayant bradé celui de nos pères ?

N'est-ce pas de s'en être interdit les saveurs qui rendent notre métier si insipide ?

Bachir emporte avec lui une grâce inexplorée.

Bachir emporte avec lui une obstination inaccomplie. Une vertu mystérieuse.

Et un livre qu'on n'a jamais ouvert. Bachir a repris une flamme qui nous reste étrangère : le journalisme indépendant !

Nous sommes la presse désinvolte, oublieuse de sa grandeur.

Que gagnerions-nous, alors, de capital, à nous rappeler Bachir ? Une jouvence délicieuse : redevenir amants. Car enfin, avouons-le, quelle autre fascination nous a jetés dans les bras de ce métier que cette illusion, toujours vérifiée,

de pouvoir le pratiquer en éternel libertin ? Or, c'est précisément le grand trésor que nous laisse Bachir : le journalisme, sur cette terre surtout, le journalisme est une fabuleuse impiété. Bachir appelle cela le «devoir d'impertinence».

Exercé dans la passion, il libère l'homme de toutes les servitudes et de toutes les religions, celle de l'argent comme celle du pouvoir.

C'est la clé du journalisme indépendant.

Mais qui exerce encore ce métier dans la passion ?

A l'heure où des éditorialistes à l'âme de métayer prêtent leurs voix aux sarabandes officielles pour le troisième mandat, la question n'était pas superflue.

C'est toutes ces dérives qui condamnent le journalisme à ses yeux, qu'a su s'épargner Bachir : servitude du pouvoir et de l'argent, l'obsession de satisfaire les puissants, l'amputation de la vérité sous un mobile commercial ou idéologique, l'adulation, la vulgarité...

Bref, le mépris de ceux à qui l'on s'adresse...

Oui, se rappeler Bachir et redevenir amant.

Amant d'une fascinante profession toujours inassouvie, de ses journées à s'en tourmenter, de ses nuits à vouloir s'en délivrer.

La presse de Bachir cherchait à éclairer plutôt qu'à plaire.

Bachir a utilisé la presse comme le plus démocratique des porte-voix sans en aliéner la modernité.

Il l'a fait pour continuer ceux qui nous avaient précédés.

Pour la mémoire de son père, avocat, communiste, avec lequel il fut interné à Theniet-El-Had durant un an par l'armée coloniale.

Il l'a fait pour son village meurtri.

Il était l'un des rares à pouvoir dire comme Camus, «nous sommes quelques-uns à ne pas

supporter qu'on parle de la misère autrement qu'en connaissance de cause».

A son peuple, Bachir avait choisi d'offrir un autre journalisme que celui des lampions.

C'est ce qu'il était venu dire, à sa dernière apparition publique, ce 14 juin 2008 à Tizi-Ouzou, aux centaines de compatriotes venus l'écouter, le remercier, le consacrer. Les gens humbles de sa terre, qui lui ont fait oublier que ses «amis» n'étaient pas là et qu'ils se réservent pour les éloges posthumes.

Ce jour-là, nous avions décidé de distinguer Bachir Rezzoug.

Pourquoi Bachir ? Parce que c'est Bachir. Et que dans les terribles instants de doute et d'égarement, il devient primordial de donner un nom au père inconnu.

Il était temps, aujourd'hui, pour la presse libre de mon pays, sujette aux dévergondages, de savoir qu'elle a un père. Oh ! certes, un père parmi quelques autres, mais un père plus que d'autres quand même, sans doute le plus séducteur, peut-être le plus passionné, certainement le plus légitime.

Oui, il était temps de se rassurer sur son pedigree : notre journalisme est de race !

Il se dégage encore aujourd'hui, de chacun de nos journaux, l'odeur d'un siècle décisif, le regard de Pia, la colère de Kateb et le goût d'un levain oublié. Nous ne sommes pas dépouillés d'une épopée. Nous n'avons rien d'une génération spontanée. Nous sommes les enfants d'une longue chimère fécondée ; ses continuateurs désarmés ; ses héritiers insouciants.

Je crois que ce jour-là, au contact des hommes de son peuple, Bachir a fini moins seul.

Le lecteur. Voilà le seul maître. Bachir nous a laissé la preuve qu'on pouvait diriger un journal à